

## « Au royaume des constipés, les pétomanes sont rois »

Charles Dreyfus

Numéro 77, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46137ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dreyfus, C. (2000). « Au royaume des constipés, les pétomanes sont rois ». *Inter*, (77), 69–69.

# « Au royaume des constipés, les pétomanes sont rois »

## Serge III

Charles DREYFUS

« En tant qu'agent du Système, la Culturocratie est un moyen d'oppression par le biais de la diffusion d'une connaissance incomplète, donc d'une information dirigée, donc d'une aliénation. »

Pour Serge III, le geste artistique est, avant tout, une réaction de l'individu contre son milieu. Le fait prime et se veut poison mortel au moins des certitudes. Fait individuel, l'artiste comme position individuelle. Il multiplie gestes et objets subversifs pour ne pas se perdre dans les non-sens de l'histoire et de celle de l'art et de l'opposition forme/contenu (l'expressionnisme est-il révolutionnaire

tourne des crucifix et un autobus, arrache le symbole tricolore à l'armée, dore des barbelés, donne le reflet du regardeur, dans un miroir, derrière les barreaux d'une prison. Pour s'attaquer à l'autorité qui montre sans cesse les dents, il produit des images fortes qui doivent, pour peser leur poids, se revendiquer au niveau de la peinture. Ce sont ses *Marines*, tableaux symbolico-figuratifs où la subversion débouche par la forme à l'autosubversion. Le tire-bouchon ne lui était pas inconnu. Ses tableaux-jeux *In hoc signo vinces* nous demandent de choisir, parmi vingt-quatre signes, celui qu'on préfère, sinon pour vaincre, au moins pour finir de se convaincre soi-même. Paradoxe que de se frotter à la peinture « normale » et au marché de l'art ? « L'œuvre contient son commentaire », nous assure LIOTARD. Serge prône l'automécénat. Lui n'aura pas été rejoint par le marché. VAN GOGH non plus... de leur vivant. Ce n'est pas très moral, me direz-vous ? Je sais ; je sais aussi que Serge s'est ruiné la santé... Il bricole pour les autres (l'électricité et la peinture de *La Cédille qui sourit* à Villefranche pour George BRECHT et Robert FILLIOU). Pour lui, le rôle de l'œuvre d'art n'est pas d'introduire une dimension morale, même si, au départ, la question se pose, ni pour l'artiste de conclure. Au *La Joconde est dans l'escalier* de FILLIOU correspond *Le Christ revient de suite* de Serge III.

Il efface au vinyle blanc des œuvres attirées art, court-circuite leur présence dans le marché de l'art où l'on s'occupe plus du vinyle sur toile que du

« VINYLE BLANC  
sur toile attribuée à DUFFY  
Serge III ».

Inscrit en noir sur le vinyle blanc.

Il dépose l'appellation École de Nice à la préfecture, car du nom on ne retenait plus qu'*avida dol-lars*. Pour cette nouvelle école, dans laquelle le contenu reprenait place, j'ai (l'auteur du présent article) apposé mon empreinte multiple par ma griffe sur une broche en laiton écrite en letton (NICAS SKOLA).

« Je ne répéterai jamais assez qu'il ne faut pas confondre subversion et contestation. La contestation est une protestation directe et partisane contre un état de choses, la subversion suggère un processus de pensée qui pourrait aboutir à la protestation. Autrement dit la contestation est l'aboutissement d'un processus, alors que la subversion en est le point de départ. »

La Tchécoslovaquie, comme État, elle, n'existe même plus. Lisons « Les rocambolesques aventures du frère de l'écrivain Zoé OLDENBOURG en pays communiste » dans *France-Soir*, le seul quotidien vendant plus d'un million. Notre héros y fait la une du 29 décembre 1967 : « Le Français échangé contre un espion tchèque raconte : Serge (41 ans) qui parle six langues purgeait à Prague une peine de trois ans de prison : il avait donné son passeport à un militaire tchèque pour l'aider à fuir à l'Ouest. Hier matin, après 14 mois de cellule, il était brusquement libéré et conduit à l'avion. "C'est, dit-il, le consul de France qui m'a appris l'échange avec un agent secret communiste." »

La propriété, c'est le vol. Mais le vol d'un soldat équivaut à plonger ses mains dans les poches mêmes de l'État. Il gomme l'histoire des conquérants, généraux et autres militaires... Maladies

honteuses de la vie des peuples leur déniaient l'exclusivité du drapeau en revendiquant et tricolorant des objets d'usage quotidien (rabat de toilettes...) pour la commémoration du centenaire de Sedan :

« Le 2 septembre 1870 à Sedan, Louis Napoléon BONAPARTE, pâle aventurier monté sur le trône sous la menace du pistolet du duc de MORNY, capitulait sans condition devant le roi de Prusse. »

À Grasse, la mairie lui refuse sa piscine pour le lavage de drapeaux (« Le maire a-t-il peur que les drapeaux salissent l'eau de sa piscine ? ») ; peu importe, il trouve un grand baquet, les repasse, les plie et y brode sa signature de façon qu'on ne puisse plus les déployer. Il célèbre aussi le centenaire de STALINE et, à l'occasion de l'élection de Valéry Giscard d'ESTAING en 1974, il présente le Tombeau de l'imbécile Inconnu, sous la forme d'une urne géante avec l'inscription « À l'imbécile Inconnu la patrie reconnaissante ».

Serge, comme sa revue *Le Guép'art*, tient des propos plus provocateurs que dogmatiques : « Il y a le pétomane drôle, qui sera d'accord avec tout le monde, changera d'opinion suivant l'interlocuteur, supportant coups de latte et camoufflets, pourvu que d'une façon ou d'une autre on parle de lui. Il racontera aussi n'importe quoi sur les autres, mais sera, à tout instant, prêt à se rétracter. »

Un jour de 1964, il lit que les Grecs, dans l'Antiquité, décoraient leurs amphores non pour la postérité, mais pour inciter à acheter le vin qu'elles contenaient. Le contenant toujours réalisé en fonction du contenu ; primauté du message sur le langage, du fond sur la forme. Le soir de la levée du corps de Serge à Nice (j'étais à Nice par hasard), nous avons regardé, avec Hélène GASSIN, une cassette où figurait un contenu d'armoire. Il libère le ciment coulé en disloquant à la massue son bois tenu par des câbles auxquels il fait la fête avec des pinces monseigneur. Pris dans l'action, même le pétomane pédant de service oublie les contradictions entre le plaisir esthétique et l'historicité de l'œuvre d'art. Serge crève le tube cathodique, égal à lui-même, suant très fort. On jubile : impossible de parler en termes d'infrastructures et superstructures, mais supersculpture-action.

« Son pendant est le pétomane pédant qui, après avoir consacré des années à apprendre un vocabulaire obscur et ésotérique, annonce par cœur des phrases qu'il fabrique d'après les pensées marginales de penseurs obscurs, et en assomme ses interlocuteurs... Enfin on trouve le pétomane enseignant... »

Il y a aussi Serge III performeur, ses gestes. Avec Ben, avec MACIUNAS. La roulette russe *Solo pour la mort*, dont il ressort en vie. Avec la fierté du JE l'effet. Il l'a vraiment fait. L'auto-stop avec son piano. Fluxus qui doit rester vivant — « Fluxus n'est pas Verdun. » Ce n'est plus le violon de Nam JUNE qui se fracasse sur la table, c'est la table qui cède, défoncée par le violon préparé... en fer. Mais il faudrait, par des pages et des pages, dire le réseau, du Festival de la pétanque artistique en Dordogne avec Alain GIBERTIE... au dernier rendez-vous des amis, autour de Serge, à la Galerie Donguy le 6 juin dernier... Mon attachement particulier à Serge, ainsi qu'à MACIUNAS : nous avons, tous trois, une mère russe. Une complotité on ne peut plus naturelle...

## JOURNAL DE PRISON

Prague 1966-67



de  
Serge III Oldenbourg

quant à sa forme ? Réactionnaire quant à son contenu ?) Il évite de manière subtile l'éternelle question, à savoir si l'art n'est qu'une superstructure comme les autres. MARX et ENGELS n'ont pas manqué de noter le « décalage » entre l'art et les infrastructures d'une époque historique donnée. Serge III ne tombe pas dans le piège du « marxisme vulgaire » qui, pour PLEKHANOV ou TCHERNY-CHEVSKI, pose l'art comme « miroir de la vie sociale » qui reflète. Il met dos à dos les raisonnements de types stalinien et jdanovien où l'art « bourgeois » se trouve « décadent » et l'art « socialiste », « révolutionnaire », et l'autorité qui suinte là et quand il vit. Et cela à Nice, dans les années 60, au moment où toute l'intelligentsia parisienne se retrouve dans un même avion en partance pour Pékin. Seul l'esprit de l'action compte, sans complaisance pour l'éthique d'un groupe, quel qu'il soit. Tout passe, tout lasse. S'il peint, ce sont des peintures évolutives. Il place une toile blanche sur le toit de sa 2 CV et il accepte le résultat à l'arrivée du voyage (ou encore des toiles qui disparaissent à la lumière et autres peintures infernales qui ne séchent jamais). Dans un monde où « il est absurde de penser que l'État crée et finance des écoles où l'on enseigne un art vivant débouchant sur une future avant-garde », il dé-

« Bien dit, monsieur Gide

**Le grand nombre, et même composé des éléments les meilleurs, n'applaudit jamais à ce qu'il y a de neuf, de virtuel, de déconcerté et de déconcertant, dans une œuvre ; mais seulement à ce qu'il peut déjà reconnaître, c'est-à-dire la banalité. Tout comme il y avait des banalités bourgeoises, il y a des banalités révolutionnaires ; il importe de s'en convaincre. Il importe de se persuader que ce qu'elle apporte de conforme à une doctrine, fût-elle la plus saine et la mieux établie, n'est jamais ce qui fait la valeur profonde d'une œuvre d'art ni ce qui lui permettra de durer, mais bien ce qu'elle apportera d'interrogations nouvelles, prévenant celles de l'avenir, et de réponses à des questions encore non posées.**

André GIDE, *Retour de l'U.R.S.S.*, octobre 1936 « Itiré de *École de Nice...* »